

trouver un village devant soi<sup>1</sup> et une bifurcation de chemin (ἐπι τοῦ ἀμφοδου), ce qui n'était guère possible au point où nous sommes du mont des Oliviers. Au reste, est-ce bien ici le chemin que Jésus a dû suivre? Nous sommes sur un sentier. L'ancienne voie romaine, la route véritable, est celle qui contourne le mont des Oliviers au sud. Par elle arrivaient les caravanes venant de Jéricho, et c'est par elle qu'une entrée triomphale était surtout possible. Nous y passerons nous-mêmes prochainement pour mieux raisonner nos impressions de ce soir. Sur son parcours était le village de Siloam et la bifurcation du chemin (ἀμφοδος) selon que l'on voulait aborder Jérusalem par le nord-ouest ou par le sud. Dès lors ce n'est pas au nord du mont des Oliviers qu'il faut chercher Bethphagé, mais au sud, et, pour tout concilier, sur la route même de Jéricho, tandis que Béthanie en était à quelque distance. Ceci expliquerait que Jésus soit passé par Bethphagé pour aller à Béthanie et revenu à Bethphagé pour faire son entrée à Jérusalem. C'est là qu'il devait rejoindre les caravanes qui campaient, ou qui arrivaient de Jéricho; c'est là que pouvait s'organiser le cortège triomphal.

A travers ces discussions exégétiques, nous descendons le versant occidental de la montagne. La fin du jour est splendide. Le soleil couchant ne répand plus que de vagues lueurs sur la Ville sainte. C'est un soir, comme maintenant, que le Sauveur,

<sup>1</sup> Ils disent tous les trois : Εἰς τὴν κώμην τὴν κατέναντι ὑμῶν.

brisé par les émotions de la journée, s'assit sur l'une de ces pierres que je voudrais connaître pour la vénérer, mais que je ne demande pas à la tradition de me montrer, parce qu'il n'est plus temps de la rechercher après de longs siècles. Les disciples l'entouraient. A leurs pieds la ville bruyante était toute à la joie de la préparation pascale. Nageant dans le crépuscule, comme un immense navire fixé au port, le temple laissait voir encore ses lignes harmonieuses. « Maître, dirent les Douze, quels blocs immenses et quel superbe monument! — Oui, répondit Jésus, mais un temps va venir, je vous l'affirme, où de tout cela il ne restera pas pierre sur pierre. » Et comme ils le pressaient de déclarer quand s'accomplirait la triste prédiction, le grand prophète de Nazareth, comme l'appelaient les foules, soulevant le voile de l'avenir, déroula à leurs yeux le triple tableau du jugement prochain pour le judaïsme, futur et continu pour l'Église, final pour toute l'humanité. Après quoi s'étant levé, il reprit le chemin de Béthanie en ajoutant : « Vous savez que dans deux jours on célébrera la Pâque et que le Fils de l'homme sera livré pour être mis en croix. » Personne ne répondit. La perspective était poignante pour tous. Elle fut décisive pour Judas, qui ne résista pas à la cruelle déception. Jugeant que Jésus était un fou ou un imposteur et voyant qu'il n'y avait rien à attendre de lui dans la vie, il chercha à en tirer quelque chose dans sa mort. C'est ce soir même que le malheureux alla chez Caïphe pour y vendre son Maître.



Sous l'empire des plus saintes émotions, nous rentrons à notre cellule de Saint-Étienne.

Mercredi, 14 mars.

Quand les reliques sont des montagnes on peut admettre leur authenticité, car les montagnes ne changent pas. Voilà pourquoi celle des Oliviers nous attire. Après nos réflexions d'hier, il est consolant d'aller célébrer la saint Sacrifice à la grotte de l'Agonie.

Pourquoi une grotte? Je sais bien qu'il pouvait s'en trouver une dans le jardin de Gethsémani. Mais puisque l'Évangile n'en parle pas, alors qu'il était plus naturel de l'indiquer que de préciser par un jet de pierre la distance à laquelle Jésus s'agenouilla, pourquoi, dans un pays où l'on nous en montrera tant d'autres en guise de maisons, ne pas nous faire grâce de celle-ci? En tout cas, elle a été primitivement une citerne. L'ouverture d'en haut en est la preuve. On a eu cependant le bon goût d'y laisser la roche nue. Quelques restes de peinture nous l'indiquent. Jadis des étoiles ornaient la voûte. Un religieux nous fait les honneurs du petit sanctuaire. Nous sommes heureux de prier, car si lui-même n'est pas historique, le souvenir qui s'y rattache est des plus sacrés, et cela nous suffit. On ne saurait d'ailleurs méconnaître que nous sommes à peu près ici sur le site de Gethsémani. La tradition qui a marqué,

dès l'origine, la place où le Maître avait été livré par Judas, s'est d'autant mieux maintenue que le souvenir du traître et de son crime était plus abhorré des fidèles. Elle concorde d'ailleurs avec l'Écriture, qui place Gethsémani au pied du mont des Oliviers, au delà du Cédron. D'après saint Jean, c'était un bosquet (κῆπος) probablement clos, et peut-être avec une maison d'exploitation ou d'agrément. L'incident du jeune homme qui, dans saint Marc, se mêle à la scène d'arrestation en costume de nuit, semble l'indiquer. La signification du mot Gethsémani, le *Pressoir de l'huile*, autorise à croire qu'il y avait dans l'enclos un édifice où les apôtres purent s'arrêter tandis que Jésus s'isolait avec Pierre, Jacques et Jean. Plusieurs même ont supposé que cet enclos était la propriété de quelque ami du Sauveur. La présence de Jean-Marc ferait tout d'abord songer à sa mère, si l'auteur du second synoptique avait réellement voulu se désigner lui-même dans l'incident du jeune homme qui laissa son drap de lit aux mains des émissaires du sanhédrin. Quoi qu'il en soit, Gethsémani, se trouvant à la tête des deux chemins qui conduisaient à Bethanie, était pour le groupe apostolique le lieu ordinaire<sup>1</sup> du rendez-vous, quand on devait coucher hors de Jérusalem. C'était le cas, le soir du repas pascal, et Judas, qui le savait, put y conduire les ennemis de Jésus. Sa trahison consista à dire où on trouverait le Maître, à y amener les

<sup>1</sup> Jean, xviii, 2.



soldats, et à le désigner par le baiser perfide.

Comme je l'ai expliqué ailleurs<sup>1</sup>, si l'on veut harmoniser les récits des évangélistes et supprimer les invraisemblances, il faut supposer que Judas s'avança seul<sup>2</sup>, les soldats demeurant cachés derrière le mur de l'enclos. Être à la tête de gens si visiblement hostiles et venir au Maître pour l'embrasser semblent incompatibles. Judas, et c'est ce qui rendait sa perfidie plus odieuse, se présenta comme un repentant, et c'est à ce seul titre qu'il put embrasser le Maître avec effusion (κατεφιλησε). Aussitôt la foule, qui en savait désormais assez, se démasqua, et Jésus, la voyant, se présenta à la porte du jardin (ἐξῆλθε) pour dire : « Qui cherchez-vous ? » Si cette porte était, comme on a droit de le supposer, au point le plus propice pour une entrée, et si les deux chemins de Béthanie sont demeurés là où ils furent autrefois, le jardin des Oliviers, que nous allons visiter, est exactement à sa place.

On y entre par une porte soigneusement gardée, et nous le trouvons parfaitement tenu. Des clôtures à claire-voie protègent huit oliviers plusieurs fois séculaires. Les fleurs les plus variées en font un riant parterre. L'intention du Frère jardinier est à coup sûr excellente, mais l'impression sur mon âme est mauvaise. Le lieu où Jésus lutta

<sup>1</sup> V. *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, vol. III, p. 270 et suiv.

<sup>2</sup> Luc, xxii, 7; vol. III, p. 270.

contre Satan et triompha du trouble, de la frayeur et du dégoût que le tentateur essayait de jeter dans son âme, le champ clos où la justice inexorable du Père et l'amour inépuisable du Fils pour l'humanité se mesurèrent, l'autel de l'angoisse où la sainte Victime s'offrit tremblante, brisée, généreuse, ne devrait pas connaître cette pieuse coquetterie. On s'attend à trouver ici tout grave, triste et presque sauvage. Comme il ne tient qu'à nous de supprimer les détails qui nous blessent, fermons les yeux et baisons la terre. Celle-là du moins est la même que Jésus toucha de ses genoux, de son front et de ses lèvres, au moment de l'agonie terrible, quand le monde entier jetait sur ses épaules sa séculaire iniquité. C'est vers ce même ciel, limité entre deux montagnes, qu'il leva ses yeux, ses bras et sa voix pour demander grâce. Ces pierres que je touche de mon front ont entendu les supplications auxquelles le Père fermait l'oreille; ces arbres sont peut-être les fils de ceux sous lesquels il se prosterna; cette herbe où les anémones ont un rouge si vif est celle qui, renaissant sans cesse, a été arrosée de sa sanglante sueur. Toutes ces pensées me mettent hors de moi. « Ah! bon Frère, oubliez ce que j'ai dit de vos allées trop correctes, et donnez-moi quelques-unes de ces fleurs qui ont le parfum de Dieu, un de ces rameaux d'olivier, symbole de la paix conclue entre le ciel et la terre; je le présenterai à la justice divine pour lui rappeler que quelqu'un a traité ici de ma rédemption, payé pour moi et obtenu mon salut. »



Pour mieux distribuer les lieux où durent se produire les incidents du drame de Gethsémani, il est bon d'aller s'asseoir un peu haut, au flanc de la montagne. De là le site probable de l'enclos sacré se dessine à nos pieds. Il fut plus vaste que le jardin actuel. S'étendait-il du côté de la grotte? Un chemin l'en sépare, et le niveau des terrains est différent. On nous montre le rocher où les apôtres s'endormirent. La relique est douteuse, mais le fait ne l'est point, et le reproche est permanent pour l'humanité misérable, habituée à dormir quand son Sauveur veille, lutte et souffre pour elle. Une colonne, encastrée dans une sorte d'abside entre deux murs, indiquerait le lieu où Judas trahit son Maître. Que cette place ait été exactement marquée dès l'origine, c'est possible; tout mon regret, c'est qu'on ne l'ait pas définitivement consacrée en y établissant le pilori inviolable où, à travers les siècles, seraient venus se succéder dans une même honte les traîtres à leur pays, à leur foi, à leur Dieu. Hélas! la place n'eût jamais été vide, et force nous serait de reconnaître aujourd'hui son affreuse authenticité.

En revenant sur nos pas, à côté de la Grotte, se trouve la basilique dite de l'Assomption de la Vierge. Nous l'avions négligée tout à l'heure pour ne pas séparer, dans nos réflexions, des lieux qu'un même point de vue biblique doit unir, le lieu de l'Agonie et le jardin des Oliviers. Ils sont à cent pas l'un de l'autre, mais celui-ci est sur un terrain beaucoup plus élevé que celui-là. Le

parvis qui précède l'église de l'Assomption est littéralement couvert de mendiants. La plupart sont ou paraissent aveugles. On sait que la réverbération du soleil sur des terres blanches, la poussière brûlante que soulève le vent et aussi des prédispositions héréditaires chez les Orientaux rendent les ophtalmies, ou conjonctivites épidémiques, très communes dans ces pays. Sur le liquide purulent que secrètent les yeux de ces malheureux s'installent des nuées de mouches, sans qu'aucun d'eux prenne la peine de les chasser. C'est un spectacle navrant que tant de patience unie à tant de malpropreté. Ces aveugles nous en rappellent d'autres que le Maître daignait toucher et guérir. Avec bonheur nous leur faisons l'aumône, sans prévoir toutes les conséquences de notre libéralité.

La porte de l'église est ogivale. De nombreuses moulures et quatre colonnettes de marbre blanc en font le principal ornement; c'est une œuvre du XII<sup>e</sup> siècle. Un petit mur, bâti en avant de la belle porte, ne laisse subsister qu'une ouverture étroite et facile à défendre contre un coup de main des musulmans. Nous descendons un large escalier de cinquante marches. C'est dire qu'en quelques siècles l'ancien niveau de la vallée s'est considérablement élevé. Nous verrons tout à l'heure que les fenêtres même de l'église sont sous terre. A droite, vers le milieu de l'escalier, on nous montre le tombeau de sainte Anne et de saint Joachim, et à gauche celui de saint Joseph. Là semble s'arrêter



le travail de restauration entrepris au XII<sup>e</sup> siècle. Dans sa partie inférieure, l'église pourrait bien remonter jusqu'à sainte Hélène. Le plein cintre y règne partout. Elle a la forme d'une croix latine, et mesure trente-deux pas en long et neuf en large. Sans le jour qui descend de la porte supérieure et quelques lampes allumées au sanctuaire principal, nous serions absolument dans les ténèbres.

On sait que le troisième concile général, tenu en 431, place à Éphèse le tombeau de la très sainte Vierge et celui de saint Jean. Dans la lettre synodale adressée au clergé et aux fidèles de Constantinople, les Pères disent que Nestorius a été condamné à *Éphèse, là où sont Jean le théologien et la Vierge mère de Dieu sainte Marie*<sup>1</sup>. La cathédrale de cette ville étant, comme l'observe encore le concile, dédiée sous le vocable de la sainte Vierge, on est autorisé à en conclure que l'on croyait y posséder son tombeau, car à cette époque on ne dédiait pas d'église par simple dévotion, mais seulement parce qu'elles étaient sur les reliques ou les souvenirs authentiques de quelque saint. La tradition que le tombeau de Marie était près de Gethsémani à Jérusalem remonte à Juvénal, évêque de cette ville. Saint Jérôme n'en avait jamais entendu parler. Un livre qui parut au V<sup>e</sup> siècle, sous le nom de saint Méiton, évêque de Sardes au II<sup>e</sup> siècle, et que le

<sup>1</sup> Le texte grec, il est vrai, supprime le verbe : « Ἐνθα... ἡ θεοτόκος παρθένος, ἡ ἀγία Μαρία, » mais évidemment c'est l'auxiliaire être qu'il faut sous-entendre.

pape Gélase a classé parmi les apocryphes : *La Mort de la Vierge Marie*, appela l'attention des fidèles sur les reliques de la mère de Dieu. De Constantinople on en demanda à Juvénal, qui n'était pas homme à rester court devant la difficulté de n'en pas trouver. On sait que saint Léon l'accusa d'avoir inventé des pièces fausses, pour établir canoniquement son patriarcat de Jérusalem, et il avait mérité d'être déposé de son siège pour avoir pris part aux violences de Dioscore au faux concile d'Éphèse. Juvénal répondit que le sarcophage (σαρφίς) était à Gethsémani, mais sans autres reliques que les vêtements de la sainte Vierge, son corps ayant été enlevé au ciel. Marcien et Pulchérie voulurent au moins le cercueil, et, d'après André de Crète, il fut transporté à Constantinople et placé dans l'église de Blaquernes. Toutefois on n'a pas cessé de le montrer ici. Juvénal trompa-t-il aussi l'empereur ? C'est possible. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis ce temps-là, les prétentions de Jérusalem sur le tombeau de la sainte Vierge ont prévalu contre celles d'Éphèse, qui cessa bientôt d'exister comme ville, et par conséquent de défendre ses droits.

Ce qui nous frappe tout d'abord ici, c'est que la place de la sépulture de Marie n'aurait pas été trop mal trouvée, si Gethsémani appartient réellement, comme nous l'avons supposé, à une famille amie de Jésus. La mère aurait été ensevelie là où le Fils s'était si souvent arrêté durant sa vie, et où il avait si courageusement accepté la



perspective de la mort. Le jardin des Oliviers pouvait bien, en effet, enserrer dans son enclos le lieu même où nous sommes.

Le tombeau de la sainte Vierge a subi à peu près les mêmes modifications que celui de Notre-Seigneur. On l'a réduit à un édifice quadrangulaire, isolé de toutes parts et surmonté d'une coupole avec une ouverture par où Marie aurait été enlevée au ciel. Une tapisserie massive l'enveloppe et des lampes l'environnent. Un autel très élevé est adossé à sa face occidentale. On pénètre à l'intérieur par la petite porte de gauche. Quatre ou cinq personnes suffisent à le remplir. Là, au milieu de cierges allumés, est le tombeau proprement dit. Il est en forme de lit de repos, à un mètre environ au-dessus du sol. Taillé dans le roc vif sur trois côtés, il adhère à la paroi orientale de l'édicule. Si jamais cette chambre mortuaire a eu un vestibule, il a disparu, comme au Saint-Sépulcre.

Le souvenir de la très sainte Vierge est toujours bienvenu pour un cœur sacerdotal. Quoi qu'il en soit de la relique, vénérons le souvenir. Tandis que nous prions, un prêtre arménien, tout schismatique qu'il est, nous couvre d'eau de rose. C'est le gardien du sanctuaire qui a escompté ce que pourrait lui valoir son parfum. Il n'y a plus qu'à lui donner le bagchich et à sortir.

Pendant notre visite au sanctuaire, la nouvelle a couru, comme une étincelle électrique, dans toute la vallée, je suppose, que nous étions des pèlerins

charitables et disposés à faire l'aumône. Aussi n'est-ce plus seulement un groupe, mais une armée de mendiants qui nous escorte, nous enveloppe, nous étouffe. Que faire ? Tous raisonnements seraient superflus ; et puis comment s'expliquer à travers leurs supplications persistantes, leurs cris aigus, leurs gémissements lamentables. Nous jetons notre monnaie au hasard. C'est une culbute générale ; attrape qui peut. Il ne nous paraît plus que les aveugles soient nombreux. Un seul s'obstine à nous suivre. Il monte, par un soleil intolérable, jusque près de la porte Sitti-Mariam, sans se laisser décourager par notre détermination catégorique de ne plus donner. Cette insistance ressemble fort à celle des malades et surtout des aveugles qui suivaient Jésus jusqu'à lasser tout le monde, sauf le Maître, qui mettait leur foi à l'épreuve. Il est évident que nous n'avions fermé notre cœur et notre oreille, pendant dix minutes, que pour tenter une expérience qui allait à nos préoccupations bibliques. Dès le premier moment j'étais fort disposé à capituler, et je le fis dignement. A onze heures nous sommes au couvent pour déjeuner. A une heure il faut se mettre en selle pour Jéricho.



Mercredi soir, 14 mars.

Repassant sous les murs de Gethsémani, nous prenons à droite, cette fois, la véritable route de Béthanie. Celle d'hier était un sentier. A vrai dire celle d'aujourd'hui, pour être plus large, n'en vaut pas davantage. Nous sommes trois pèlerins. Un religieux dominicain, le R. P. Guillermin, professeur de théologie à la Faculté libre de Toulouse, s'est joint à nous pour l'expédition de la mer Morte, et désormais il sera plus d'une fois notre compagnon de voyage. Nature délicate, modeste et prévenante, esprit actif, cœur excellent, son commerce nous est des plus agréables. Marroum le jeune est notre drogman. Il est escorté de deux moukres. L'excellent P. Dubourg nous accompagne, ou plutôt nous précède joyeusement sur l'intrépide Crassus jusqu'à Béthanie.

Laissant à droite le village de Siloam et le mont du Scandale, nous contournons le versant méridional du mont des Oliviers. Assurément le chemin des caravanes montant à Jérusalem a dû être celui-ci. Mes observations d'hier étaient fondées. A notre droite on nous montre sur le bord de la route le lieu où Jésus aurait maudit le figuier stérile, symbole d'Israël prévaricateur. Quelques arbres de cette espèce, entre deux murs de rochers, n'ont pas eu part à la malédiction divine. Ils se portent fort bien. Nous revoyons Béthanie en hâte. Des en-

DE JÉRUSALEM À JÉRICO.

